

# GEORGES-CLEMENCEAU

## Où sont donc passés les agriculteurs de chez nous

C'est au cours d'une ballade dans le Pays Varois que nos amis Rocca et Ripoll ont découvert une parcelle d'Algérie réimplantée sur le sol français.

Au domaine de la Mongestine à Artigues, près de Rians, ils ont été chaleureusement accueillis par les familles Schmitz et Lescombes, agriculteurs à Georges-Clemenceau (Algérie).

Mélanie, alerte et souriante, portant avec aisance ses 76 ans, leur a mijoté un repas bien de chez nous, c'est elle qui veille sur la cuisine, la maison et la basse-cour; trottinant, sans cesse affairée, allant et venant, elle ne sait pas se départir d'un sourire plein de malice.

Claude, son fils, un géant débonnaire, leur a parlé avec passion et anxiété des problèmes quotidiens que rencontrent les agriculteurs face à la mévente de leurs produits. Melons, pêches, courgettes descendus régulièrement à Marseille, se vendent mal, et pourtant Dieu sait si ces melons parfumés sont délicieux et si ces pêches sont juteuses et sucrées. La commercialisation, c'est le domaine de Claude.

Marc, son frère, peu bavard, secret, taciturne mais oh! combien attachant, collé à la terre, veille jalousement sur la cave, c'est lui qui soigne avec amour ses cuves de vin, et on n'oublie pas son rosé "de chez nous" ni son mousseux qui donne un air de fête. C'est aussi le roi du melon, et il sait au coup d'œil cueillir celui qui est mûr à point; de l'aube au coucher du soleil, sans cesse en mouvement, il va et vient dans les champs.

Enfin Marie-Christine, le rayon de soleil de la maison, fille de Claude, ne sait pas se départir de sa bonne humeur, c'est elle qui, resplendissante de ses 23 printemps, accueille les clients de passage, s'occupe de la paperasserie.

Des gens de "chez nous" hospitaliers et travailleurs qui, malgré toutes les difficultés qu'ils rencontrent, aiment leur métier; ils ont donné à ce coin de France un air de "chez nous" et si, en ballade, vous passez dans cette région, n'oubliez pas de vous y arrêter.

### MAIS A PROPOS QUI CONNAISSAIT GEORGES-CLEMENCEAU?

Dans "L'Echo d'Oran" du 6 juillet 1951, Francis Velasco écrivait:

"Après avoir franchi par la route la ligne de chemin de fer à voie étroite reliant Mostaganem à La Macta, après avoir traversé des champs de vigne à perte de vue, le voyageur qui vient de Noisy-les-Bains se demande ce qui l'attend en bordure du plateau. Lorsqu'il a atteint le point culminant de ce plateau légèrement incliné vers le Sud, il s'arrête, émerveillé, devant le panorama qui s'étend à ses pieds."

Il se trouve sur une ligne de crêtes qui, de La Macta, court parallèle à la mer et, bâti sur le flanc inférieur de la colline, il voit surgir un coquet village dont les toits de tuiles rouges forment autant de taches régulières émergeant d'un bouquet de verdure. L'immense tapis de champs de vignes qui l'entourent constitue un parterre de vert plus tendre comme pour lui donner plus de relief.

Au-delà, il découvre, dans toute sa splendeur, une immense baie, 30 kilomètres de côtes qui entourent comme un anneau brisé, fait de roches et de sable, une mer aux reflets d'argent là-bas du côté d'Arzew, d'un bleu-vert plus nuancé aux abords de Georges-Clemenceau et qui devient presque gris perle vers Mostaganem.

C'est au coucher du soleil qu'il convient de se trouver là. On contempera l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné d'admirer sur la terre oranaise. Lorsque le disque rouge semble comme à regret rejoindre sa retraite sous-marine, avant qu'il ne disparaisse tout à fait dans les flots, il se paye le luxe de saluer la terre par un tableau d'apothéose. Il disperse ses rayons sur les trois éléments qu'il embrase à la fois, la mer, la terre, le ciel, et projette son vermillon vif sur les nuages, ses reflets mourants sur l'ocre des collines et les verts des frondaisons.

Le village de Georges-Clemenceau, ainsi dénommé depuis 1929, s'appelait autrefois La Stidia, d'un nom d'origine arabe "Aïn Zdidia", qui signifiait source abondante.



Salle des Fêtes

Le peuplement de La Stidia est un exemple remarquable de ces cas peu nombreux où l'administration a été amenée à se mettre en frais, dès le début, pour l'installation de colons étrangers. On retrouve bien du peuplement d'origine allemande à Bou-Tlélis en 1852, à Oued-El-Hammam (Mascara Mixte) en 1854, pour l'Oranie, mais ce qui s'est passé à La Stidia et à Sainte-Léonie est tout à fait exceptionnel.

En 1846, 900 émigrants, hommes, femmes, enfants, qui s'étaient recrutés principalement en Rhénanie et plus particulièrement dans la province de Trèves, avaient quitté leur pays pour aller au Brésil.

A Hambourg, ils avaient affrété un bateau, mais, en cours de route, une querelle ayant surgi avec le propriétaire du navire au sujet du prix du transport, celui-ci les avait débarqués à Dunkerque.

Les œuvres de charité de la ville les avaient pris en charge au début, mais la situation devint rapidement lamentable. Le maire de Dunkerque en référa au Gouvernement. On croit savoir que la princesse Adélaïde s'intéressa à ces malheureux exilés qui avaient épuisé leurs maigres ressources et se trouvaient démunis de tout.

Louis-Philippe proposa de les envoyer en Algérie. Cette solution fut accueillie avec enthousiasme par les émigrants, qui auraient accepté d'aller n'importe où plutôt que de croupir dans un état voisin de la mendicité...

L'Etat mit donc à leur disposition quatre bateaux qui partirent en convoi et les déposèrent à Mers-el-Kébir après un mois d'un voyage pénible, au cours duquel certains trouvèrent la mort.

Les émigrants étaient dans une misère physique et morale telle qu'aucun d'eux ne fut capable de dire le nom du bateau sur lequel il était venu, ni le jour exact de la naissance des enfants qui avaient vu le jour pendant la traversée.

Ils furent répartis en deux contingents destinés à coloniser, l'un — le plus important — le territoire de La Stidia, l'autre Sainte-Léonie.

Le premier convoi prend pied à La Stidia le 29 septembre 1846. Deux autres y seront envoyés par la suite avant la fin de la même année.

Les nouveaux colons se trouvent dans des conditions de misère indescriptibles. L'officier qui les a reçus déclare: "Je suis effrayé de l'état lamentable de ces populations..."



*Georges-Clemenceau : le monument aux Morts*

Fin 1846, Bugeaud lui-même passe une inspection et adresse immédiatement une lettre célèbre au ministre de l'Intérieur, dans laquelle il se plaint amèrement de "la mauvaise qualité des recrues qu'on lui a envoyées". Il prévoit que ces êtres malingres et loqueteux ne seront jamais de bons colons.

Ce jour-là, le grand Bugeaud s'est trompé dans sa prophétie. Les émigrants, après avoir enduré un an de misère, devaient avoir triste figure, le rendement de leur travail devait laisser à désirer. Mais avait-on réalisé que, dès le débarquement, la moitié des enfants et des vieillards étaient morts, ainsi que le quart des adultes ? Des familles entières avaient disparu. Les survivants étaient bâtis à chaux et à sable pour avoir surmonté la tourmente. De fait, la race est belle. Plus tard, les gars de La Stidia seront remarqués dans les conseils de révision.

Pour le moment, il s'agit de remonter la pente et ce ne sera pas facile. Mais on y réussira. Nos colons sont pris en charge par l'armée. Ils mangeront à la gamelle, feront la corvée de soupe et camperont dans des baraquements. La plupart des hommes sont des artisans et non des cultivateurs. N'importe ! ils défricheront la brousse dans la journée, aidés de leurs femmes et de leurs enfants. La nuit, ils se rendront à Mostaganem avec leur chargement de bois et de charbon qu'ils échangeront contre de la farine ou des denrées de première nécessité.

Le calvaire est long... En 1847, un rapport du maréchal de camp commandant la subdivision de Mostaganem insiste sur l'apathie des nouveaux colons et sur l'impossibilité de leur enlever les chefs d'atelier militaires. Un rapport de septembre 1848 est plus optimiste. Le centre comprend 467 colons, dont 438 "Prussiens" (entendons Rhénans), 4 Espagnols et 25 Français. 1 500 hectares sont cultivables dont 700 sont déjà semés en blé. Les instruments aratoires fabriqués sur place sont en bon état et en nombre suffisant : 5 500 arbres fruitiers ont été plantés.

Puis, de nouveau, en 1850, la situation est jugée moins favorable. L'administration se plaint encore du manque d'énergie des colons, l'eau fait défaut, ainsi que l'outillage, et les familles comptent beaucoup d'enfants qui consomment sans produire. En 1876, les difficultés continuent et il est prévu de défricher la forêt pour constituer des lots de culture.

Le génie militaire n'est pas resté inactif : les rues du futur village ont été tracées, l'eau de la source canalisée, des maisons à terrasse construites, toutes sur le même modèle (on en voit encore 2 ou 3). Les émigrants, eux aussi, ont travaillé comme des forcenés : ils ont arraché jujubiers, genêts, lentisques, broussailles qui couvrent le sol inculte et ont semé des céréales pour assurer leur subsistance.

La prospérité n'est pourtant pas encore en vue. Les terrains sont sablonneux, légers et maigres et la pluviométrie est faible. Tant que les colons de La Stidia ont cultivé les céréales,

c'est-à-dire pendant plus d'un demi-siècle, ils ont connu la misère. La région était promise à la vigne. On la plantera après 1900 et, comme, enfin, on a découvert le filon à exploiter, on donnera l'extension maximum à cette culture entre 1920 et 1930.

Et les fils des premiers colons recueillirent le fruit des peines et des souffrances de leurs pères.

Il faut ajouter qu'à ces émigrants de Rhénanie sont venus se joindre des Alsaciens et Lorrains et des fonctionnaires, originaires d'autres provinces françaises, douaniers, gardes forestiers, gendarmes et militaires, qui se sont établis ici et ont fait souche.

Cette population a adopté tout de suite sa nouvelle patrie. Dès 1870, de nombreux jeunes gens ont été volontaires pour la première guerre contre l'Allemagne, à un moment où il faut bien reconnaître qu'il y avait un certain mérite à le faire. Par la suite, petits-enfants et arrière-petits-enfants des pionniers de La Stidia serviront la France en toutes circonstances avec le même patriotisme que leurs frères d'origine européenne ou musulmane.

La paroisse fut érigée en 1851 par S.E. Mgr Pavy, qui était venu rendre visite à ses diocésains de La Stidia. Le service religieux des premiers colons, tous catholiques, était assuré au camp où ils avaient été logés. Puis on construisit une chapelle, qui servit par la suite de bureau de poste.

En 1879 est posée la première pierre de l'église. La construction dure sept ans et doit être arrêtée.

L'église fut consacrée en 1946 par S.E. Mgr Lacaste, en présence de l'amiral Merveilleux du Vignaud, du général Conne commandant la division, du colonel Larcher commandant la subdivision de Mostaganem et de M. le sous-préfet Freund.

Et nous ne pouvons pas parler de l'église sans mentionner l'estime, le respect et l'affection dont la population entoure son pasteur, M. le chanoine Munoz, prêtre zélé, historien et homme de lettres et glorieux ancien combattant qui porte encore, lancinants, les stigmates durables de ses blessures de guerre.

Face à la place de l'église, bien carrelée et plantée de magnifiques palmiers et de ficus, le groupe scolaire comprenant deux classes et deux logements, deux cours et un vaste jardin complanté d'oliviers. La construction date de 1912. Elle est précédée d'un jardinet de fleurs au milieu duquel se dresse le monument aux Morts. Au cours de la guerre de 1914-1918, le village donna 30 de ses enfants morts pour la Patrie. Il en perdit 5 de 1939 à 1945.

#### LA PLAGE

Si elle ne peut rivaliser avec certaines de ses voisines, dont elle n'a pas l'étendue, la plage de Georges-Clemenceau gagne en sécurité ce qu'elle perd en longueur. Protégée par un mur de rochers à l'Occident, ses eaux claires et limpides, son sable fin en font un lieu de repos rêvé par les chaudes journées d'été.

De nombreuses villas y ont été bâties et l'eau du village y est distribuée. Un seul inconvénient, dû au défaut d'entente des cabanoniers : l'électricité n'y est pas fournie.

De l'autre côté du village, nous avons remarqué un hameau, habité par la population musulmane et qui porte bien son nom : Bellevue.

Georges-Clemenceau est l'un des villages privilégiés de l'Oranie possédant une source intarissable qui fournit à la population, et en abondance, une eau potable sous pression naturelle, légèrement salée et calcaire sans excès.

Cette eau est excellente, puisque la fièvre typhoïde est rare au village. Les quelques cas enregistrés en une trentaine d'années étaient dus à des légumes ou des fruits souillés lors des manipulations et consommés sans avoir été suffisamment lavés.

Cette source est située au Sud du village, au bord de la route de Noisy. Les premiers travaux furent exécutés par le Génie français lors de la création du centre. En 1940, l'ancienne canalisation fut remplacée, et en 1947 des compteurs furent posés chez tous les concessionnaires.

L'agglomération est de forme sensiblement carrée, ses quatre côtés sont orientés Nord, Sud, Est et Ouest. Une ceinture de grands eucalyptus répand un très léger parfum dans l'atmosphère et abrite les demeures, côté Ouest, de la violence des vents marins. Le village est traversé dans toute sa longueur par la route nationale de Mostaganem à Oran et par une route départementale qui conduit à Noisy-les-Bains, Aboukir et Perrégaux.

Il n'y a qu'une vingtaine d'années, le territoire de Fornaka faisait partie administrativement de la commune de La Stidia.

Georges-Clemenceau est un centre coquet. Il possède de nombreuses belles maisons, de larges trottoirs plantés de ficus dans la rue principale. Sous l'active impulsion de la municipalité actuelle, presque toutes les rues ont été empierrées et goudronnées.

Écoutons encore Francis Velasco en 1951 :

"M. Chaillou, maire de céans et délégué à l'Assemblée algérienne, après m'avoir fait un historique très complet du centre, m'a entretenu des travaux effectués dernièrement à Georges-Clemenceau et des projets en cours de réalisation.

La commune a pris à sa charge la réfection du presbytère et de la salle des fêtes ; elle a procédé à l'électrification du boulevard Nord, à l'édification d'un mur de protection de la plage et à l'entourage de l'église. Elle a également racheté 245 hectares de terrains domaniaux et réalisé l'empierrement de 3 kilomètres de chemin rural. Quant aux rues du village, elles seront toutes en excellent état quand paraîtront ces lignes.

Parmi les projets ambitieux de la municipalité, la vedette revient sans contredit à celui de la restauration des sols sur 150 hectares de terrains communaux. On envisage également l'aménagement d'un fossé de protection contre les inondations entourant le village ; la remise en état d'un chemin départemental reliant Noisy-les-Bains à La Macta, qui dessert de nombreuses propriétés ; l'adduction d'eau au douar Bellevue et la construction d'un hôtel des postes avec relais du câble téléphonique nord-africain.

Signalons en passant que la lutte antipaludique a été menée vigoureusement par le Service départemental de la Santé, et spécialement par le Dr Rehm, et a eu d'excellents résultats. Les marais de La Macta ne sont pas loin et Georges-Clemenceau a bénéficié du voisinage de ce nid de moustiques auquel on s'est attaqué tout particulièrement, même par hélicoptère. Aussi les habitants ne connaissent presque plus les méfaits du paludisme.

Enfin, il nous reste à parler de la mairie. La construction actuelle date de la fondation du village. Elle va disparaître pour faire place à un bâtiment digne de l'église, du presbytère, de la salle des fêtes, de la cave coopérative et des belles villas modernes de ce magnifique centre qui peut faire peau neuve sans rien renier du passé.

De nos jours, ce paisible village semble être entré dans une ère de félicité. Ses occupants ne paraissent rien vouloir demander à l'avenir, sinon de continuer à travailler, à produire, à vivre, c'est-à-dire à perpétuer les belles qualités que leur ont légué leurs ancêtres."

Hélas ! ce bourg charmant vivait ses dernières années d'insouciance.

G. de TERNANT

avec la collaboration de MM. ROCCA et RIPOLL.

Documentation : "L'Echo d'Oran" du vendredi 6 juillet 1951, article de Francis Velasco : "Georges-Clemenceau, de Trèves à La Stidia".

#### LES MAIRES DE LA STIDIA GEORGES-CLEMENCEAU

De 1853 à 1869 La Stidia dépendait de la commune de Rivoli et était administrée par un adjoint spécial. Ces fonctions ont été exercées par MM. Liobet (1853-1955), Sullard (1855-1866), Peters (1867-1869).

#### LES MAIRES

En 1869, La Stidia est érigée en commune de plein exercice. Elle changera de nom en 1930. Jusqu'à nos jours, les maires qui se sont succédé ont été : MM. Fassion (1870-1871), Peters (1872-1876), Jean Lescombes (1876-1878), Peters (1878-1884), Nicolas Etten (1884-1890), Jules Lecigne (1890-1892), Prestel (1892-1896), Jacob Mauer (1896-1901), Paul Lescombes (1901-1904), Jacques Peters (1904-1907), Prosper Darius (1907-1917), Pierre Drosson (1919-1922), Pierre Mayer (1922-1925), Prosper Darius (1925-1935), P. Lescombes (1935-1947), Chaillou, délégué à l'Assemblée algérienne (1947).

#### SOUS LE SIGNE DU "TIGRE"

Sur le monument aux morts, au pied de la statue classique, posée sur la stèle, nous avons remarqué un curieux petit sujet, un tigre minuscule, en porcelaine semble-t-il. Il rappelle aux passants que le village porte le nom de ce grand Français et ardent patriote que fut Georges Clemenceau, surnommé "Le Tigre", depuis 1929, M. Prosper Darius étant maire.

Un autre hommage public avait été rendu par la commune à son illustre prêtre-nom. Le buste de Clemenceau, celui même qu'on voit à la place d'honneur dans la salle des délibérations de la mairie, fut érigé sur la place de l'église et sur le piédestal furent scellées deux plaques de marbre portant en inscription, avec le résumé de sa biographie, ses paroles historiques :

"La France, hier soldat de Dieu,  
"Aujourd'hui, soldat de l'Humanité,  
"Demain, soldat de l'Idéal."

*Georges-Clemenceau : Rue principale*

